

# Pal

*Rando en Algérie avec rien que des vieux, comme d'habitude ; c'est un groupe familial, bien que je ne reconnaisse personne au réveil. On démarre le matin d'une place de village. Je suis un peu fatigué et pas enthousiaste mais bon, allez, faut y aller.*

*Je cherche un chiotte pour faire caca. Je trouve toute une rangée de portes délabrées qui abritent des chiottes ; je vais dans celui du coin au fond, dont la cuvette déborde sur la porte, au point qu'on n'est pas sûr de pouvoir la fermer. Je me dis tant pis, je vais là. Je ne sais pas pourquoi les autres ne me conviennent pas. Je bataille un moment avec le crochet pour essayer de le faire rentrer dans l'anneau qui permettrait de fermer mais, visiblement, c'est trop loin. Alors deux vieilles dames viennent de s'installer dans le chiotte à côté. Je ne sais pas comment je fais pour les voir, puisqu'il est sensé y avoir une cloison. Ce sont des dames du groupe. L'une d'elle, avec des frisettes, m'adresse la parole, très enthousiaste, souriante. Je réponds comme je peux parce qu'en fait, elle me fait chier.*

*Là, je perds le groupe.*

*J'erre dans une ville déserte est en partie écroulée. Je longe un grand canal très large, très droit, aux eaux obscures et apparemment très profondes. J'escalade l'escalier très, très raide, encombré de débris, pour arriver à un pont piétonnier, lui aussi très encombré. Je le vois à peine à travers des débris. Finalement, je décide d'emprunter le canal et je nage. A côté de moi une espèce d'anguille épaisse semble s'intéresser à moi. Je saisiss un tout petit bâton et je lui tape dessus en espérant la décourager. Pas du tout ! au contraire, elle se sent agressée, elle montre les crocs et m'agresse à son tour. Alors je bataille un moment, puis je l'embroche avec un je-ne-sais-quoi qui pourrait ressembler à une aiguille à tricoter et je la pousse sur le bord dans un ramassis d'algues et de débris où je ne la vois plus. Mais en poussant très fort l'aiguille j'arrive à la faire remonter à la surface, et j'aperçois alors sa tête de poisson normal et mon aiguille qui lui ressort par la gueule. Me voilà débarrassé de cette menace.*

*Quelqu'un parle d'une coutume du coin et je vois une image sous laquelle est marqué Filhù avec un accent grave sur le U. Je me dis que je pourrais en parler comme une connaissance anthropologique de plus que je viens d'intégrer. Je continue d'errer dans une ville inconnue, toujours déserte. Il fait beau. Je suis en train de me dire que tout ça, c'est la Corse, c'est pas l'Algérie. Peut-être le groupe a-t-il décidé de faire un tour en Méditerranée et après l'Algérie, d'aller en Corse.*

L'épisode du chiotte me semble une réminiscence de mon apprentissage de la propreté. En effet, ma mère me mettait sur le pot dans un coin du couloir de l'appartement, là où justement, ce dernier faisait un coude. Ça explique pourquoi je peux parler à la vieille dame à côté : mon esprit de veille ne peut pas imaginer un chiotte sans cloisons, mais mon souvenir de ce lieu, c'est qu'il était sans cloison. J'ai, du coup, l'interprétation de la vieille dame : c'est ma mère qui, littéralement, me faisait chier.

Je me suis réveillé sans la moindre envie de faire caca, ce qui exclut comme hypothèse, le fait que la sensation aurait pu venir me déranger dans mon sommeil, ce qui aurait entraîné le rêve à la mettre en scène de façon à me permettre de continuer à dormir au lieu de me réveiller.

Cette ville en ruine, c'est ma mémoire archaïque. Beaucoup de souvenirs se sont écroulés, c'est-à-dire qu'ils ne sont plus descriptibles ; peut-être, à la base, avaient-ils été symbolisés, mais le temps les a fait régresser à l'état de traces mnésiques de sensations ayant perdu leur sens. C'est le réel : impossible à symboliser ... à nouveau. Je fais cette hypothèse d'une primitive symbolisation qui aurait vécu, pour expliquer cette notion d'écroulement qui me poursuit.

Auparavant, je considérais le réel comme ce qui n'avait jamais été symbolisé. Voilà que ce rêve m'oblige à préciser cette autre catégorie de réel qui, phénoménologiquement, ramène à la première, sans être de la même origine.

Levi-Strauss, dans son séjour chez certains peuples d'Amazonie, se demande s'il ne faudrait pas accepter ces deux hypothèses : celle de peuples n'ayant jamais accédé à la civilisation, et celles de peuples ayant vécu dans des cités formidables, comme celles dont on trouve des vestiges en Amérique centrale, puis étant retourné à l'état près civilisationnel après le déclin et la chute de ces cités. C'est une analogie, bien sûr, pas une identité. Mais il est possible que mon rêve se serve de la cité en ruine pour manifester l'appartenance à la seconde hypothèse : une façon de symboliser l'insymbolisable, sans pourtant le symboliser. Je sais, c'est paradoxal, mais je ne sais comment formuler les choses autrement à ce stade.

En tout cela se confirme une fois de plus ce que j'avais constaté depuis des années : le réel n'est la source qu'aucune angoisse.

A ce titre, le pont, lui aussi encombré de débris indescriptibles, pourrait symboliser l'entre jambes, comme c'était le cas dans nombre de mes rêves précédents. Ça enjambe un cours d'eau, c'est-à-dire ce qui s'écoule du corps, le pipi. L'escalade du pont qui y conduit est très raide : je me vois, du coup, en train de remonter le long des cuisses de ma mère, encombré de débris de sensations archaïques. Pour arriver où ?

Ben, dans le liquide amniotique, ce canal large aux eaux sombres et profondes.

J'y suis dérangé par cette anguille bizarre, autre version du serpent, autre version du phallus. Pourquoi craindrais-je un phallus dans cet endroit en principe protégé ? il n'y a qu'une explication : c'est le phallus de mon père venu visiter les lieux pendant la grossesse de ma mère. C'est donc encore une fois un Œdipe archaïque dans lequel je me débarrasse du rival de belle façon, comme le héros antique au carrefour.

Pour cela, je me sers d'une aiguille à tricoter. Je ne suis pas sans avoir entendu des histoires d'avortement effectués avec un tel instrument, à l'époque où c'était interdit. La façon dont j'ai empalé le fœtus-poisson ressemble à un supplice d'autrefois, fort prisé de Verlaine :

« De tous les supplices,  
Le pal est le principal  
Commencé comme un délice,  
Il finit pourtant fort mal. »

Autrement dit, je fais subir au poisson ce que j'aurais craint de subir de la part du phallus de mon père, jusqu'au fond de l'utérus de ma mère. Voilà la confirmation de mon autre hypothèse : c'est de la castration que vient l'angoisse, de ce phallus que se balade tout seul, séparé du corps, ce que je vis comme menaçant. Et non du réel.

Ça me fait voir d'un œil nouveau le désir de mon père que j'avais examiné dans mon précédent rêve publié. J'avais déjà eu bien des rêves, il y a longtemps, où je me substituais à mon père pour niquer ma mère et la mettre enceinte de moi. Voilà que je me substitue aussi à ma mère, mais cette fois dans un cadre d'angoisse, pour me faire niquer par mon père en son sein. Mais je réagis, je ne me laisse pas faire, sur ce coup-là ! n'empêche, la chose est venue, quand bien même sous une forme négative, ou inversée.

De mon unique séjour en Corse, je crois savoir que *Filhù* signifie « fils » en la langue de ce pays. Si ce n'est pas ça, ce n'est pas grave, l'important c'est de l'avoir inventé, alors. Mon rêve vient de m'exposer, en effet, la problématique archaïque du fils. Quel besoin de l'écrire en Corse ? je pense à quelques histoires drôles sur les corses, racontée par mon père dont j'ai toujours apprécié l'humour. Spécialement celle-ci :

C'est un fils (ah, voilà !) qui, de son université du continent, téléphone à son père resté en Corse. « Ne t'inquiète pas, papa, je dépense mon argent avec parcimonie et bon escient ». Le père lui répond : « que tu dépense ton argent avec *Parcimoni*, ça va, c'est un corse. Mais avec Bonessian... non mais, qu'est-ce que tu fais avec cet arménien ? ».

Je ne l'avais pas comprise tout de suite ne connaissant à l'époque, ni l'existence de l'Arménie et encore moins celle des arméniens et des consonances habituelles de leurs noms. Là derrière se cache l'histoire de ma filiation paternelle. Mon grand-père avait fait fortune sur les bateaux en liaison avec l'extrême orient, puis avait tout perdu. Personne n'a su me dire comment. Toujours est-il que mon père avait dû emprunter pour finir ses études et subvenir aux besoins de ses parents, devenus sans ressources. Je crois que ce n'est pas étranger au choix de mon prénom : Richard. Y était inscrit inconsciemment, cette histoire : il est important de ne dépenser qu'avec Parchimoni et Bonessian.

Et avec, la connotation fort positive de mon père, ce héros, qui avait sorti ses parents de la mouise tout en obtenant un diplôme d'ingénieur... à l'encontre de la connotation négative exposée dans le rêve : le rival à éliminer auprès (euh... dans) ma mère. D'où le lien avec cette dernière dans la séquence des chiottes : c'est ma mère, évidemment, éternelle constipée, qui m'avait appris la propreté, faisant passer dans son éducation l'angoisse suscité chez elle par cette fonction corporelle, vraisemblablement connotée castration. Ceci s'accordait bien avec la nécessité de ne pas délier les cordons de la bourse. D'où l'impossibilité d'échapper à son regard pour aller aux chiottes. Elle devait me surveiller grave sur ce plan-là, au point de me filer régulièrement toute mon enfance des lavements dont je garde un souvenir douloureux.

Raison de plus d'infliger le même traitement à ce poisson aussi agressif... que ma mère, ce coup-ci.

Le même geste d'empalement sert donc de condensation entre l'élimination de mon père, le rival, et la vengeance contre ma mère et son sadisme laxatif.

Je n'ai encore rien dit de l'Algérie. J'y suis allé deux fois, pour des interventions aux colloques de Bejaïa. J'ai cessé d'y trouver de l'intérêt le jour où mon chef de service et sa meuf s'y sont inscrit aussi. Le simple fait de faire le voyage dans le même avion m'avait incommodé. Ce chef avait été fort sympathique dans un premier temps, puisqu'il m'avait engagé et laissé faire tout ce que je voulais, enfin ! et puis lorsqu'il a engagé, à un autre poste de psychologue... sa femme, tout a changé. Celle-ci, adepte de l'ethnopsychiatrie, et incapable de s'arrêter de parler dans n'importe quelles circonstances, envahissait littéralement tout le service et la pensée de son mari. Elle m'avait à la bonne et venait régulièrement me faire perdre un temps fou en me parlant de ses exploits, monologues dans lesquels je ne parvenais jamais à en placer une. « *L'une d'elle, avec des frisettes, m'adresse la parole, très enthousiaste, souriante* ». En réunion aussi, elle racontait publiquement, sans vergogne, sa façon de travailler en ethnopsychiatre, et c'était bien souvent de belles conneries. Je ne dis pas ça contre l'ethnopsychiatrie, qui peut être certainement pratiquée autrement par des gens plus sensés. D'où ma remarque : « *Je me dis que je pourrais en parler comme une connaissance anthropologique de plus que je viens d'intégrer* ». Façon de me dire à moi-même : eh, j'en ai aussi, moi, des connaissances en ethno ! On voit ici à quel point ces connaissances sont peanuts à côté d'un savoir sur soi-même. Filhù : le problème n'est pas la langue corse, mais *mon* statut de fils.

Un jour, dans le cadre d'une discussion sur l'ethnopsychiatrie, je m'en étais ouvert dans un article qui avait paru sur face book. Je ne citais ni les noms, ni les lieux, mais elle l'avait lu et s'était reconnue. Depuis, le couple, sans jamais aborder la question avec moi, me faisait la gueule, et je craignais pour ma place. D'où mon malaise de me retrouver dans un même lieu. D'où ma remarque : « *Je suis un peu fatigué et pas enthousiaste mais bon, allez, faut y aller.* » J'ai préféré leur laisser ce terrain de jeu et je ne suis plus retourné en Algérie, malgré les invitations des collègues algériens.

J'imagine que si mon rêve se situe d'abord en Algérie, c'est en raison d'une situation où je me suis retrouvé dans la même situation que face à mon couple parental : besoin de vengeance contre... une femme qui, malgré sa beauté indéniable, m'avait, d'une part, coupé du

bon père que mon médecin chef avait été jusqu'alors, d'autre part, fait subir des outrages que n'auraient pas dédaignés Verlaine.

Samedi 11 décembre 2021